

L'INTRASIGEANT

ET LE JOURNAL DE PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
12, RUE DU CROISSANT ET 27, RUE DES JEUNEURS - PARIS-2^e
TELEPHONES : 402-32, 130-27, 130-87

PUBLICITÉ, ANNONCES, PETITES ANNONCES : AUX BUREAUX DU JOURNAL

POLITIQUE - INFORMATIONS - LITTÉRATURE - SPORTS - VIE PARISIENNE - THÉATRES

DIRECTEUR : LÉON BAILBY

ABONNEMENTS :

PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE ..	3 MOIS 5 FR.	6 MOIS 10 FR.	1 AN 20 FR.
DÉPARTEMENTS	3 MOIS 6 FR.	6 MOIS 12 FR.	1 AN 24 FR.
ETRANGER (UNION POSTALE) ..	3 MOIS 9 FR.	6 MOIS 18 FR.	1 AN 35 FR.

DÉPÔT LEGAL
Société
N° 1248

LE DIRIGEABLE ALLEMAND « DEUTSCHLAND » COMPLÈTEMENT DÉTRUIT

DESTINÉES D'ÉPOUVANTE

Gîtes de sans-abri

Sur la littoral des chevaux. — Parmi les détritus. — Dans les chantiers de maisons en construction. — Aux portes du Métro.

Les miséreux qui ne se sentent pas les jarrets assez fermes pour gagner les carrières et les plâtreries dont nous parlions dans notre précédent article ont d'autres cordes à leur arc.

Ils peuvent coucher dans les chalands. Ils choisissent ceux des canaux de préférence à ceux de la Seine, parce qu'ils sont à fleur de l'eau ; quelquefois, les mariniers, en prévision de ces visites, les tirent assez loin de la berge ; si nos trotte-la-nuit trouvent une gaffe, ils ont tôt fait de les rapprocher ; sinon, le plus agile saute, dispose une planche, et les autres passent à leur tour. Sur les quais Valmy, Jemmapes et de la Villette, ils trouvent des chalands où ils peuvent se faufiler dans l'écurie des chevaux de halage ; ils ne tardent pas à s'y endormir, en dépit de l'odeur nauséabonde concentrée dans ces cages dépourvues de toute aération. Quai de la Bastille, ce sont des péniches où ils peuvent sommeiller, tassés les uns contre les autres, entre des balles de papier ou des rangées de bouteilles. Mais là comme ailleurs la rafle sévit.

Quand les chalands ne sont pas abordables, il reste la berge. S'ils ont la chance d'y rencontrer des piles de sacs, soit de ciment, soit de chaux, ils poussent l'ingéniosité jusqu'à pratiquer un puits assez vaste au centre de ces piles en retirant un nombre suffisant de sacs, puis ils se glissent dans les creux ainsi ménagés et, de temps à autre, pour éviter l'ankylose, ils changent de position, c'est-à-dire que ceux qui sont descendus passent dessus, et alternativement ainsi jusqu'à l'heure du réveil. Si par hasard ils trouvent des sacs vides, ils s'y enfouissent à deux, ou bien, ils recoltent la paille hachée et à moitié pourrie, mélangée de détritus et de lessives de bouteilles, qui traîne sur le sol et sont encore heureux de s'en faire un manteau.

Il y a d'autres trucs encore que connaissent les vieux clochards habitués à refaire la comète. Il y a le brasero qui brûle dans les chantiers de la ville et auquel on emprunte un peu de chaleur pendant le sommeil du gardien. Il y a les caves des maisons en démolition dont les abords ne sont pas gardés ; souvent, ils s'y faufilent par bandes nombrueuses en faisant une brèche dans la palissade. Là au moins, ils ne redoutent pas les investigations de la police, rien les trouble et, avant de s'endormir, ils peuvent se payer le luxe de faire du feu avec les matériaux trouvés et de causer un peu à la lueur dansante de la flamme en fumant dans leur brûle-gueule les mégots qui garnissent le fond de leurs poches.

Il y a aussi les chantiers des maisons en construction, où ils peuvent pénétrer avec la connivence apitoyée du gardien. Pour ne pas souffrir de l'humidité du sol, ils se font un lit avec la paille destinée à préserver les pierres de la gelée. Ils s'y couchent à plusieurs et se recouvrent d'une bâche. A tour de rôle, ceux qui occupent les bords passent au milieu où la chaleur est plus forte, mais souvent le froid est si vif et si pénétrant qu'il semble que les veines charrient des glaçons ; ils sont alors obligés de se lever et de faire sur le trottoir deux ou trois cents mètres au pas de course avant de venir se recouvrir.

Ils ont, d'autres fois, la chance de trouver dans la rue des voitures non remises. Avec quel empressement ils s'y glissent et s'y disputent la place ! C'est ainsi qu'il y a, rue Marcadet, un terrain vague où l'on remise les voitures du *Petit Journal* et, rue des Ecluses-Saint-Martin, des voitures de démolition dont ils peuvent passer la nuit en s'enroulant dans les couvertures laissées à l'intérieur ; il y a également des voitures de laitiers d'où, à cinq heures du matin, les cochers les délogent à coups de manches de fouet ; les tonneaux, où ils se glissent à Bercy, et aussi les poussettes de la rue du Croissant où, lorsqu'ils s'y réfugient après avoir rabâssé le couvercle, ils sont réveillés avant l'aube par les piles de journaux qui leur tombent sur la tête !

Ce sont encore les salles d'attente dans les gares, d'un séjour plus difficile ; les églises où, cachés soit derrière un piliers, soit dans l'ombre d'un maître-autel, se réfugient après avoir rabâssé le couvercle, ils sont réveillés avant l'aube par les piles de journaux qui leur tombent sur la tête !

sonné à la porte et jeté un nom mal articulé au concierge, et les escaliers qui descendent devant les grilles du métro, ces grilles contre lesquelles on a la dernière ressource de se coller pour aspirer la chaleur, qui sort des tunnels.

Mais à côté de ceux que leur ingéniosité, leur audace peuvent utilement servir dans cette recherche tragique de l'abri par les nuits d'hiver, où le froid vous coupe les chairs, vous ronge les oreilles, il y a ceux qui, ne trouvant où reposer leur tête, marchent toute la nuit devant eux dans l'attente de la première heure du jour où les étoiles ouvrent leurs portes, ceux qui tombent à bout de force et d'espoir dans la neige, sur le sol glacé, insensibles, indifférents.

CYRIL-BERGER

Demain : Séverine Excès de rigueur

La cour martiale de Vilna (Pologne) a prononcé, aujourd'hui, la condamnation à mort pour motifs politiques de Czeslaw Swirski, jeune artiste peintre, qu'il a été reconnu atteint de troubles mentaux par vingt médecins russes et français des deux autorités.

Une grève des terrassiers sur l'O.-E.

Les voies gardées militairement

La grève des terrassiers et poseurs de la voie a éclaté subitement ce matin sur les chantiers de la gare Saint-Lazare où d'importants travaux sont en cours.

Les terrassiers ayant réclamé un salaire de 0 fr. 90 de l'heure, ce qui constitue une surcharge de 250.000 francs pour l'entreprise, l'entrepreneur demande à la direction des chemins de fer de l'Etat si elle acceptait de supporter cette augmentation de dépenses. Sur son refus, dimanche, il prévoit ses ouvriers qui maintiennent leurs prétentions et refusent d'accepter le paiement de leur semaine.

Les ouvriers voulaient ce matin continuer le travail de force en se réservant d'exiger à la fin de la semaine le salaire de 0 fr. 90 centimes.

L'entrepreneur les congédia. Le conflit menace de devenir aigu.

Les voies, les ponts et les tunnels sont occupés militairement, ainsi que la gare des Batignolles.

L'affaire Couïtéas

Nous avons donné hier l'arrêt de la Cour de cassation, arrêt cassant le jugement du tribunal de Sousse, qui donnait raison à M. Couïtéas.

Le seul motif de cassation est que le tribunal de Sousse a inséré dans la disposition de son jugement des dispositions qui excédaient sa compétence de jugé des causes.

Dans ces conditions, l'arrêt rendu se trouve en réalité sans intérêt pour les adversaires de M. Couïtéas, court ci n'étaient pas, d'ailleurs sans le pressentir, puisqu'en fait des deux jugements rendus contre eux par le tribunal de Sousse, ils n'avaient pas été à la Cour de cassation que le moins important, laissant l'autre acquérir définitivement l'autorité de la chose jugée.

EN PASSANT... Un ancien militant...

On a lu ce matin l'histoire du citoyen Robert, ancien trésorier de la C. G. T., ancien secrétaire d'un comité de grève générale, devenu titulaire d'une recette boursière.

Il n'y a rien de tel qu'un fait de ce genre pour faire parler les gens. Les conservateurs sont enchantés : « Tous les mêmes ! » disent-ils. Les syndicalistes sont méprisants : « C'était un traître ! »

Et comme, pourtant, il n'y a là rien de que de naturellement humain. On s'adapte fatigusement aux circonstances ; dans l'obscurité, les poissons deviennent à la longue aveugles ; aux postes de chef, on prend vite l'espri d'un homme qui ne sait plus se contenir d'une tâche d'ouvrier. Et l'on sait comme un héritage survenu à propos peut changer un révolutionnaire en conservateur, c'est-à-dire en homme qui a quelque chose à conserver.

Ce n'est pas de la politique, c'est de l'histoire naturelle. Et peut-être un savant zoologiste nous donnera-t-il l'étude des lois selon lesquelles un groupe humain ou un individu passe d'une variété sociale ou politique dans une autre. Parfois, c'est facile ; mais souvent c'est simple évolution intérieure. « On ne peut pas toujours être un militaire », dit Robert.

Cet homme a pensé à la vie, à ses vieux jours ; c'est bien bourgeois de penser à « l'aisance des vieux jours », mais, que voulez-vous, on peut ne pas être un héros et être un brave homme.

Je suis sceptique ? Non, ce n'est pas du scepticisme, je vous dis que c'est de la zoologie. Et puis, n'est-ce pas, il y a des exceptions. Je ne m'en plains pas.

LEON BAILBY

UN DRAME EN MER

Lorient, 16 mai. — La nuit dernière, le chalutier à vapeur « Marnay », de Lorient, capitaine Even, a abordé et coulé par le travers des îles de Glénans, le bateau de pêche « Dieu-et-Patrie ».

Un matelot, nommé Jérôme Barré, âgé de dix-neuf ans, a été noyé. Le reste de l'équipage du bateau naufragé a été ramené à Lorient par le « Marnay ».

Ce sont encore les salles d'attente dans les gares, d'un séjour plus difficile ; les églises où, cachés soit derrière un pilier, soit dans l'ombre d'un maître-autel,

soit dans l'ombre d'un maître-autel,